

## XYZ. La revue de la nouvelle



### Là, c'est la nouvelle

Diane-Monique Daviau, *Là (petites détresses géographiques)*, Montréal, Québec Amérique, coll. « Littérature d'Amérique », 2009, 160 p.

Nicolas Tremblay

Numéro 102, été 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/61270ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

#### Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

#### ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

#### Citer ce compte rendu

Tremblay, N. (2010). Compte rendu de [Là, c'est la nouvelle / Diane-Monique Daviau, *Là (petites détresses géographiques)*, Montréal, Québec Amérique, coll. « Littérature d'Amérique », 2009, 160 p.] XYZ. *La revue de la nouvelle*, (102), 88–93.

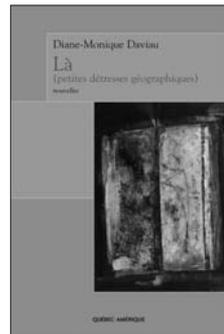
Autre mauvaise habitude chez les auteurs québécois : ne pas assumer les québécismes. Le débat sur le jocal étant clos, ils se sentent autorisés à employer un français international pour faire parler n'importe quel personnage. Un langage trop populaire, semblent-ils craindre, laisserait entendre qu'ils ne savent pas écrire. Un gars qui s'appelle Ronnie et qui travaille dans un dépanneur parlerait-il, à propos des seins d'une *Playmate*, de « fabuleux nichons » ? Il parlerait plutôt de « méchantes belles boules », me semble-t-il. Et un garçon habitant dans une petite ville du Québec parlerait-il d'une « tartine au beurre d'arachide », du « galbe naissant de ses fesses » ou de « deux connards se querell[ant] » ? Tout le monde trouvera les équivalents appropriés. Malgré ces quelques défauts, Nicolas Charrette atteint son but avec talent : décrire froidement les humbles tragédies dont sont émaillées les vies des gens ordinaires.

**David Dorais**

### **Là, c'est la nouvelle**

Diane-Monique Daviau, *Là (petites détresses géographiques)*, Montréal, Québec Amérique, coll. « Littérature d'Amérique », 2009, 160 p.

À L'OCCASION des célébrations soulignant ses 25 ans, la revue XYZ avait organisé, au Salon du livre de Montréal en novembre 2009, une rencontre entre deux nouvellières chevronnées, Sylvie Massicotte et Diane-Monique Daviau, toutes deux membres de son collectif de rédaction. Chacune venait à peine de faire paraître un recueil : *Partir de là* (L'instant même) pour Massicotte et *Là (petites détresses géographiques)* pour Daviau, l'objet de ce compte rendu. L'animateur, l'écrivain Bruno Roy, a bien sûr relevé la similitude entre les titres : l'adverbe de lieu « là ». Mais pas avant qu'on ait discuté inévitablement de la nouvelle, de sa pérennité assurée entre autres par notre revue, de ses



particularités, de sa relative marginalité aussi dans l'institution littéraire. (Définir la nouvelle semble toujours un exercice inévitable dans ce genre de rencontres où le tout grand public, que l'on présuppose néophyte ou, pis, ignare, est convié. Pourtant, on ne demande pas systématiquement aux romanciers de préciser ce qu'est un roman ni aux poètes de dire ce qu'est un poème. C'est comme si la nouvelle, en tant que genre dit secondaire, mineur, périphérique, devait constamment justifier son existence, expliquer sa différence et son identité formelle. Suis-je le seul que cela finit par agacer et par irriter ?) À ce sujet, Daviau a rappelé que l'éditeur de ses deux premiers recueils, parus respectivement en 1979 et en 1981, avait préféré coller, sur la couverture, l'appellation « contes » plutôt que « nouvelles », jugeant le second genre désuet<sup>1</sup>. Cette perception, que plusieurs devaient partager à l'époque, ne prévaut toutefois plus aujourd'hui, grâce à l'émergence de la nouvelle comme genre spécifique au Québec dans les années quatre-vingt. Daviau annonçait donc cette effervescence, à laquelle elle a elle-même contribué par la suite, mais ce mouvement s'est essoufflé depuis. Les nouvelliers vous le diront eux-mêmes, les éditeurs, par exemple, leur réclament sempiternellement des romans, publient par dépit leurs recueils, voués presque fatalement au pilon. Massicotte, elle, est un contre-exemple. Arrivée après la première vague, elle publie son premier recueil *L'œil de verre* en 1993 à *L'instant* même. *Partir de là* est son cinquième. Hormis des romans pour la jeunesse et d'autres créations extraordinaires, elle se consacre essentiellement à l'écriture de la nouvelle, son genre de prédilection, tout en connaissant un succès notable tant critique que populaire, ce que des romanciers sans envergure et « obèses », dirait Gilles Archambault, doivent lui envier.

---

1. Il s'agit des recueils *Dessins à la plume* et *Histoire entre quatre murs*, réédités en 2008 sous une seule couverture en format de poche par *L'instant* même. La revue XYZ a signé un compte rendu de cette réédition dans son centième numéro.

À l'invitation de l'animateur Roy, Massicotte et Daviau ont aussi interrogé les formes de nouvelles qu'elles ont expérimentées. Au gré de leurs publications, elles ont eu l'heur de remettre en question le rôle de la chute, de jouer avec la tension narrative — que la brièveté concentre fortement et que la longueur détend —, le rythme rapide de la nouvelle, son urgence. Toutes deux ont reconnu que la nouvelle a l'avantage de nous plonger d'entrée de jeu dans une situation dramatique, qui doit se résoudre maintenant, tandis qu'une prose plus prolixe et linéaire, comme celle du roman, avant d'en arriver à ce point, nous aurait décrit en détail la genèse des événements. Dans le court prologue d'à peine une page de son plus récent recueil, Daviau nous introduit à la fois à la poétique de son recueil et à sa conception du genre. C'est un métadiscours où se mêlent les considérations précédentes. « Là » désigne plus qu'un lieu en rapport avec la situation de parole, il désigne en réalité l'espace textuel de la nouvelle. D'où, enchaîne Massicotte, il faut sortir, parce que la fin tombe toujours vite quand l'émotion est à son paroxysme. La conclusion libère un ouragan tenu difficilement en bride, une vie trop intense meurt violemment, à bout de souffle. Capté sur le vif, cet instant sauvage, qui ne peut être, par conséquent, que de courte durée, sans quoi il perdrait toute son efficacité, est décrit par Daviau, dans son prologue, du point de vue des personnages. Ainsi, pour eux, l'espace du texte, la forme qui les accueille (laquelle se calcule pour le lecteur en nombre de mots, de phrases, de paragraphes, de pages) devient plutôt une durée : les personnages sont « en avance » ou « en retard », « nés trop tard [...] ou alors trop tôt », ils sont « anachroniques ». Au moment précis de la fiction, clôturé par le texte, ils réalisent qu'ils ne sont pas à la bonne place, « là ». Ce lieu coïncide donc avec un temps, celui d'une prise de conscience, quand ils s'aperçoivent qu'ils évoluent dans un espace, une « géographie », aux lois cruelles : « lieu du danger, [...] des abîmes, [...] lieu des violences, [...] du crime, [...] du naufrage. » Enfin, « [i]ls auraient pu dire : là, c'est le lieu de

L'approche critique de Daviau, dans les pages liminaires, se fonde donc sur l'empathie. Elle résume les treize nouvelles du recueil à partir d'un effet psychologique qui caractérise les personnages, et non à partir de l'écriture comme telle, sa forme générique, qui en est l'origine et la cause absolues. Cette sensibilité à l'écoute de la fiction se traduit évidemment par un souci de peindre des personnages « pleins », ayant une identité assez bien définie pour que leur « détresse » soit communicative. Toutefois, en théorie, le temps manque d'habitude à la nouvelle pour créer cette communion entre la fiction et le lecteur. Son émotion passe alors ailleurs. Le roman, lui, par sa longueur expansive, a, au contraire, tout le loisir de nous raconter un destin auquel nous nous identifions. C'est pour cette raison que Daviau, tout en respectant l'économie de la nouvelle, situe presque toujours — à peine deux textes font exception — ses histoires dans un contexte familial, conférant ainsi à ses personnages une identité minimale (un tel est un fils ou une fille, une mère ou un père). De cette manière, la détresse — dénominateur commun du recueil — révèle ses causes et sa genèse, relatives aux heurts d'une vie familiale. À cet égard, la première nouvelle, « Voir », est programmatique. Ayant une structure binaire et réflexive (comme s'il y avait deux textes en un), la nouvelle raconte d'abord le récit d'une mère veillant le corps endormi de son bébé. Inquiète de le voir mourir comme le reste de sa progéniture, elle surveille sa respiration avec un petit miroir qui se remplit de buée. Ensuite, après une ellipse, « [p]lus tard, au temps de l'école », l'enfant devient insomniaque, « troublé [...] par la récurrence d'une image [...] : l'esquisse de la main — d'un dentiste [...] — qui approche de ses lèvres un petit miroir buccal ». Il a « peur rien qu'à l'idée de s'endormir, [...] encore bien davantage peur du dentiste et de tous ses instruments de torture ». Le lecteur en sait donc plus que le personnage, car on lui a donné, par juxtaposition d'un récit premier, le sens de sa détresse, de la chute. Alors que, généralement, selon les conventions du genre, la nouvelle aurait débuté par le récit second, celui après l'ellipse, qui a son unité 91

d'action, et n'aurait évoqué le passé avec la mère que furtivement.

Une autre nouvelle, qui est une espèce de mise en abyme du recueil, « Sorbier des oiseleurs », a aussi une structure particulière et réflexive. Cinq textes très brefs et fragmentaires la composent. Les deux premiers racontent à nouveau des conflits entre l'enfance et le monde adulte, le troisième, les menstruations d'une jeune fille, à la frontière des deux mondes, et puis, les deux derniers expliquent les précédents, l'avant-dernier le fait en reprenant à peu près le même discours que le prologue tandis que le dernier le fait par une allégorie qui fait écho au titre de la nouvelle chorale. Sans décrire en détail le contenu de ces textes, précisons néanmoins le souci de Daviau de clarifier les situations de ses personnages et le contexte de ses histoires, ce qui consiste, de son point de vue et par extension, à donner le sens de son recueil. Elle fait, pour ainsi dire, ici et là, sa propre exégèse, à partir de critères et balises clairement établis dans le prologue. Par conséquent, son recueil est compréhensible parce que démonstratif. Par le biais de la fiction, Daviau cherche à interpréter les causes à l'origine de drames imaginaires, dont la détresse est l'effet commun. Et, à tous les coups, la réponse se trouve dans la filiation, laquelle, vous en conviendrez, se raconte mieux longuement que brièvement, à moins d'avoir le doigté de Daviau, qui sait écrire tout aussi bien des deux manières et qui connaît donc les limites des genres de la prose narrative pour les avoir expérimentés depuis longtemps. Ainsi, les treize nouvelles du recueil ont un lien thématique évident. Celles où il est question des rapports familiaux à l'origine de la « détresse » sont nombreuses : « Voir », « Perdre le crayon », « Le pire », « Perdu petit moleskine marine », « *That's not Cricket* » et « Petit nœud gordien ». D'autres nouvelles, à la façon de « Sorbier des oiseleurs », insistent sur le langage merveilleux de l'enfance pour corriger le triste monde des adultes et des parents : « Des voitures automobiles » (où un enfant adopté s'invente une généalogie métaphorique) et « Le cherche-étoiles ». Deux nouvelles, plus classiques dans leur forme, « Gestes » et

« Yaourt », racontent spécifiquement un événement dans la vie des personnages où tout le passé reflue avec fulgurance, lequel, encore une fois, est relié à une vie familiale déstructurée. Il apparaît donc évident, à la lecture de *Là*, que Daviau, nouvellière dédiée, expérimente une façon de raconter brièvement la longue durée d'une vie, autrement que par l'allusif et le fragmentaire, formes qu'elle a pratiquées avec brio dans ses premières publications, comme dans *Dessins à la plume*. C'est peut-être inévitable quand la posture adoptée en tant qu'écrivain consiste à se mettre dans la peau de ses personnages et à leur prêter une substance psychologique et émotive. Le (très) fragmentaire et le (trop) bref ne permettent pas cette sensibilité.

**Nicolas Tremblay**



vous avez  
toujours voulu  
écrire?

Stages d'écriture avec  
l'auteure Sylvie Massicotte

(450) 247-0489

[www.sylviemassicotte.qc.ca](http://www.sylviemassicotte.qc.ca)

C.P. 47643, Comptoir postal Plateau Mont-Royal  
Montréal (Québec) H2H 2S8 Canada